

# LE MENESTREL

4428. — 83<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 10.

Vendredi 11 Mars 1921.

## LA CRITIQUE

### ses devoirs, ses droits... et ses ennuis

**O** L eût été surprenant, après les bouleversements nés de la guerre, que la critique sortit de cette tourmente sans quelques horions. Les directeurs de théâtres estiment que son jugement est non seulement inutile, mais nuisible et les auteurs, sans aller aussi loin, pensent qu'il est de leur droit de répondre aux appréciations bienveillantes ou malveillantes que le malheureux critique a émis sur leur œuvre. Cette dernière prétention s'appuie sur une jurisprudence constante et qui vient d'être encore confirmée dans l'affaire Silvain-Doumic. La question de la critique est donc de nouveau posée.

Ce n'est point le premier assaut qu'elle subit : il en fut de plus graves. Zoile faillit autrefois être crucifié pour avoir prétendu que les œuvres d'Homère étaient d'auteurs différents et Fréron fut emprisonné pour avoir jugé trop sévèrement ses contemporains. Pareil sort n'est point à redouter aujourd'hui pour M. Abel Lefranc qui affirme que les pièces de Shakespeare ont été écrites par lord Stanley ou pour M. Doumic qui eut l'imprudence de ne pas apprécier à leur juste valeur les vers de l'honorable sociétaire de la Comédie-Française. Mais les ennuis de la critique, pour être moins tragiques, existent cependant et jamais dicton ne fut plus faux que ce fameux vers de Destouches : « La critique est aisée et l'art est difficile. »

Bien entendu, par critique il ne faut point entendre ces jugements brefs et par conséquent décisifs que porte le public : ce livre est idiot, cette pièce est charmante, cette symphonie est ennuyeuse. La tâche du critique est autre : il doit donner les raisons de son jugement, tenter, ce qui n'est pas toujours facile, de pénétrer la pensée de l'auteur, placer l'œuvre dans l'évolution littéraire ou musicale, la rapprocher de celles qui l'ont précédée, rechercher les influences qui ont amené son éclosion. Tâche difficile qui demande du travail antérieur, de l'intelligence, de la sympathie et de l'indulgence. Tout cela, les auteurs sont en droit de l'exiger du critique ; inutile, je pense, de parler de la probité.

Mais, après avoir offert ces garanties, le critique a le droit d'exprimer en toute liberté son opinion sans avoir à redouter les poursuites, les vengeances ou les interminables réponses d'auteurs mécontents ou irrités.

Aujourd'hui la critique se heurte, non seulement à l'amour-propre des auteurs et artistes, mais à leur intérêt pécuniaire et à celui des directeurs ou des éditeurs. Comme toutes choses maintenant, musique, peinture ou littérature sont devenues pour beaucoup affaire commerciale ; auteurs et éditeurs estiment qu'il est suffisant d'insérer, à prix d'or, au courrier des théâtres ou à la

rubrique « Bibliographie », des éloges dithyrambiques de la pièce ou du livre pour que le public se presse aux guichets, tout comme il achète chez le droguiste les produits pharmaceutiques qui assurent une jeunesse éternelle, une peau de pêche et un intestin ramoné. Ce genre de publicité paraît d'ailleurs avoir fait son temps. le public se montre déjà plus rebelle aux alléchantes promesses du courrier des théâtres et nombre de pièces, malgré des recettes colossales (on n'avait jamais vu pareil succès), ont dû arrêter subitement leur carrière à la vingtième représentation, faute de place sans doute pour loger commodément la foule des spectateurs. Il serait cruel, je pense, de relever ici les pièces ainsi arrêtées en plein succès.

La critique n'aurait qu'à sourire de ces fantaisies commerciales (les recettes l'ont vengée depuis longtemps) si, par un phénomène bien connu d'autosuggestion méridionale, les auteurs et artistes ne s'étaient habitués aux éloges que leur décernaient les communiqués inspirés. Ils finissent par croire que leurs plus modestes écrits sont pour le moins des chefs-d'œuvre, il n'y a plus d'applaudissements, mais des ovations ; le public n'est plus enthousiaste, il délire ! Combien paraissent pâles les éloges sincères qu'en toute bonne foi nous pouvons décerner !

Un jour, je rencontre une charmante artiste ; elle m'aborde en proférant ces mots qui me parurent cruels, car elle était jolie : « Alors vous m'en voulez ? — ??? — Vous ne vous rappelez pas ce que vous avez dit de moi le ... ? — Mais si, chère amie, j'ai dit que vous aviez très bien chanté trois mélodies de M. X... — Alors vous pensez que ce « très bien » est suffisant ! Tout le monde a compris que j'avais été exécrable !... » Et cette aimable femme était sincère en son injuste courroux. Les épithètes sont un peu comme le papier-monnaie, elles subissent les fluctuations du change.

La situation du critique, vis-à-vis de l'auteur ou de l'artiste, est comparable à celle du mari auquel sa femme demande un avis sur une robe ou un chapeau. Il y a deux systèmes : le premier consiste à affirmer d'autant plus fortement qu'on est moins convaincu que la robe et le chapeau sont admirables, qu'on n'en a jamais vu de plus seyants et qu'ils rehaussent encore la beauté et le charme de celle qui les portent, c'est la solution des hommes sages. Le second consiste à vouloir exercer le droit de critique que vous confère l'invitation qui vous a été adressée. Je n'apprendrai à personne le résultat et les conséquences ordinaires de la moindre observation, si atténuée soit-elle. Malheureusement, un critique consciencieux n'a point le choix : il écrit pour ses lecteurs et non pour l'auteur, il leur doit ce qu'il croit être la vérité, car à l'infailibilité il n'a jamais prétendu.

L'argument le plus sérieux qu'on invoque contre la critique, c'est le dissentiment qui paraît exister trop souvent entre son jugement et celui du public et qu'on exagère d'ailleurs à plaisir.

On cite fréquemment, à ce propos, l'opinion de Molière dans *la Critique de l'École des Femmes*. « A le prendre en général, dit Dorante, je me fierais assez à l'opinion du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule. »

Est-il besoin de rappeler à nos lecteurs que, dans ce passage, le parterre est opposé non à la critique, mais aux gens de la cour qui tenaient alors assez bien la place de ceux que nous appellerions aujourd'hui « les snobs » ? En outre, le parterre à cette époque était composé d'amateurs, tout comme le parterre d'aujourd'hui, les confortables fauteuils étant, par leur prix élevé, réservés désormais aux nouveaux nobles du commerce et de l'industrie. Plût au ciel que le public d'aujourd'hui fût trié comme le parterre de Molière !

En tout cas, le succès immédiat n'a jamais été le témoin de la valeur d'une œuvre. Il serait piquant d'opposer les engouements inconsidérés du public à la sage réserve de la critique et, lorsqu'on veut écraser celle-ci sous de soi-disant succès réparateurs et tardifs, ne commet-on pas encore une nouvelle erreur ? *La Damnation de Faust* fut fort bien accueillie par la critique, le public y fut longtemps rebelle. *Pelléas et Mélisande* fut assez maltraité, le public y vient-il beaucoup plus ? Quand Debussy a fait trois ou quatre salles pleines, son public est épuisé. La valeur de l'œuvre en est-elle diminuée pour cela ? Il est stupide, et j'allais presque dire malhonnête, d'opposer le jugement du public et de la critique, ils ne partent pas du même point. L'un désire un plaisir qu'il veut généralement facile, l'autre s'efforce, au contraire, comme il le doit, de dégager la valeur nouvelle de l'œuvre, le procédé inconnu qui la rend précieuse, l'idée qui la rattache à la grande tradition humaine. Il ne faut donc point être surpris de la sévérité de la critique pour certaines œuvres écrites seulement en vue de la recette et pour satisfaire les goûts faciles d'un public à distraire.

Les auteurs, c'est de mode aujourd'hui, s'élèvent contre la critique, bien que nombre d'entre eux, véritables maîtres Jacques, soient auteurs aujourd'hui, critiques demain (sorte d'assurance contre les rosseries des confrères). Ils ne sauraient pourtant s'en passer.

L'essentiel, en effet, pour un auteur, c'est qu'on parle de lui ; l'idéal est la division de la critique, car il y a chance de polémique, d'où prolongation de publicité ; le silence est la plus néfaste des critiques.

Laissons donc passer l'orage. « La critique, a dit La Bruyère, est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. » Acceptons, en toute humilité, ce jugement d'un homme qui fut le meilleur critique de son temps, et cependant... Santé, travail et habitude, voilà trois qualités qui sont des gages de longue vie. A combien d'auteurs faudrait-il les souhaiter ?

Pierre de LAPOMMERAYE.

## Notre Supplément musical

(pour les seuls abonnés à la musique)

Dans *Matin d'octobre* que nous offrons à nos abonnés, on retrouve l'inspiration toujours claire et la mélodie toujours fraîche du maître Théodore Dubois.

## LA SEMAINE MUSICALE

Théâtre des Champs-Élysées. — *La Loïe Fuller et son École de Danse*.

M. Jacques Hébertot, qui donne la preuve de l'activité la plus louable, fait se succéder dans le magnifique Théâtre des Champs-Élysées des spectacles variés, mais d'un intérêt toujours soutenu. Sachons-lui gré de nous avoir ramené la Loïe Fuller, dont le succès fut si considérable au temps déjà assez lointain de ses débuts, et dont l'art si personnel n'a rien perdu de sa séduction. C'est que personne, avant elle, ne semble avoir aussi bien senti quel parti on peut tirer de l'incomparable magie de la Lumière, cette subtile variété de la Vibration dont est fait tout l'Univers, car les couleurs, les formes mêmes, ne sont que des vibrations de nombre constant. Et nous avons revu l'enchantement de ces draperies déployées, sur lesquelles se succèdent des projections d'écrans lumineux, cette prestigieuse harmonie de colorations diaprées.

Ce fut d'abord *le Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn, qui suggéra une affabulation ingénieuse : un vieux berger qui s'endort, revivant en rêve sa jeunesse et ses premières amours, puis se réveille au moment où il retrouve le bonheur et où Satan le rejette sous la voile magique. Puis M. Honegger, le musicien le plus vraiment original peut-être du bruyant groupe des « Six », après une exécution de son *Chant de Nigamon*, déjà entendu cet hiver, fournit la musique de deux danses, *l'Ombre et la Mer*, dont, il y a deux ans, le Vieux-Colombier nous avait donné un avant-goût avec *le Dit des Jeux du Monde*. Le spectacle se complétait par le *Caprice espagnol* de Rimsky-Korsakoff, aux rutilances chatoyantes, la *Petite Suite* et le *Grand Voile* de Debussy, qui fut un éblouissement. Et tout eût été parfait sans un fâcheux violoniste qui dévida — fort bien d'ailleurs — un interminable chapelet de morceaux intercalés au milieu d'un programme où, vraiment, ils n'avaient que faire.

Paul BERTRAND.

Théâtre de Marionnettes. — *Cendrillon*, conte de fées, d'après Perrault, en quatre actes et six tableaux, d'Henri CAIN, musique de MASSENET.

Pour la joie des petits, et même des grands, voici Paris doté d'un théâtre de marionnettes conçu à l'instar de celui qui, depuis de longues années, vit et prospère en Italie. M. Charles Zibell a très heureusement transformé l'ancienne salle des Truands, sise à proximité de l'ancien Moulin-Rouge, en un coquet et confortable théâtre, dont la scène, les décors et les accessoires sont réduits à l'échelle des poupées qui sont appelées à y évoluer.

Le spectacle possède un caractère d'art dont n'est pas susceptible le rudimentaire Guignol. C'est la *Cendrillon* de Massenet qui a été choisie comme pièce d'ouverture, mais un répertoire complet doit très rapidement se constituer. Le livret d'Henri Cain a été fort habilement arrangé par M. Camillo Traversi, et la musique de Massenet adaptée avec un art et une fidélité extrêmes par M. André Colomb. Et c'est merveille de voir, mus par des fils à peine visibles, ces petits personnages, parfaitement articulés, dont les pas, les gestes et même les lèvres accompagnent avec une étonnante précision les paroles ou les chants des artistes dissimulés dans l'orchestre. Au bout de très peu d'instant, on oublie